Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 2 (1857)

Heft: 14

Artikel: Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor: M.N.N.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-328365

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

militaires spéciaux, c'est-à-dire de 26 colonels, 24 lieutenants-colonels, une centaine de chefs de bataillon, environ 140 capitaines, quelques lieutenants et sous-lieutenants. Ces officiers fonctionnent entre autres comme commandants supérieurs du génie dans les armées, membres du comité des fortifications, directeurs et sous-directeurs de fortifications, employés aux établissements du génie, adjudants des officiers généraux de l'arme, etc. Il y a en outre 572 gardes du génie[1].

3° L'état-major des places, destiné à commander et à desservir spécialement les places de guerre. Il est composé de 142 commandants de places de diverses classes[2], 10 majors de place, 160 adjudants de place, 30 secrétaires-archivistes divisionnaires, 3 secrétaires-archivistes de place, 7 aumôniers, en tout 352 officiers.

(A suivre.)

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

A 10 heures du matin, les Français s'étaient mis en marche sur Zurich sur les deux rives de la Limmat, et la canonnade s'ouvrit sur toute la ligne. Oudinot s'empara de Höngg et du mont Wipschingen où il fut joint plus tard par une partie de l'infanterie de la réserve, et vers les 3 heures il marcha sur le Zurichberg où l'ennemi venait de former quelques bataillons. Gazan marcha sur Schwamendingen pour se rendre maître de la route de Winterthur.

Korsakow, comprenant enfin où était le danger, avait rappelé sur la rive droite une partie des troupes postées en avant de la ville, pour les opposer à Oudinot; mais elles ne purent filer qu'avec une extrême lenteur à travers la ville dont les rues étroites et mal percées étaient encombrées de blessés, de caissons, de trains d'équipages; les boulets et les obus que les Français jetaient en s'approchant et qui arrivaient jusque dans la ville, augmentaient la confusion et contribuaient à empêcher la marche des troupes; aussi arrivèrent-elles trop tard pour

[1] Les états-majors particuliers de l'artillerie et du génie diffèrent donc assez sensiblement du corps d'état-major quant à leur organisation. Dans celui-ci les officiers ne sont qu'officiers d'état-major, dans ceux-là, au contraire, l'officier d'état-major (sauf les généraux) et l'officier de troupe sont les mêmes et ne diffèrent que par leurs fonctions. Nous croyons que quelques officiers de l'artillerie sont en même temps officiers de troupe et officiers d'état-major par certaines fonctions qu'ils remplissent dans leur séjour de garnison, conjointement avec leur commandement. Nous croyons aussi que la tenue des uns et des autres est la même.

[2] Il y a trois classes de places : celles de la 1re sont commandées par des colonels, celles de la 2e par des lieutenants-colonels, ou par des chefs de bataillon ou d'escadrons ; celles de la 3me par des capitaines. Dix majors de place, pris parmi les chefs de bataillon ou d'escadrons, commandent les 10 villes de guerre les plus importantes.

empêcher les Français de gagner le versant de la montagne du côté de la ville. Elles cherchèrent toutefois à chasser les Français, mais leurs efforts vinrent se briser contre les vaillants soldats de Lorges secondés par la Légion helvétique.

Sur ces entrefaites arrivèrent 4 bataillons russes que Hotzé renvoyait à Zurich; Korsakow se mit à leur tête, s'adjoignit la légion suisse de Bachmann et se jetant vigoureusement sur l'ennemi, le ramena, à l'entrée de la nuit, jusqu'au pied des hauteurs de Vipschingen. Toutefois, les avant-postes de Gazan se maintinrent à Schwamendingen.

Korsakow fit rentrer toutes ses troupes dans la place dont il fit fermer les portes et qui se trouvait, pour ainsi dire, investie sur les deux rives, car les succès d'Oudinot étant incontestables sur la rive droite, et sur la gauche. Klein et Mortier forcèrent les Russes à abandonner la plaine pour se retirer dans le petit Zurich, en face duquel les Français bivouaquèrent.

Masséna fit sommer Zurich, mais n'obtint pas de réponse; Korsakow retint même le parlementaire sous divers prétextes, jusqu'au lendemain matin, 7 heures.

Dans la nuit, Korsakow fut rejoint par Duvassow, qui avait passé par Bulach pour éviter Bontems, ainsi que par le reste du corps détaché la veille sur la Linth et que Hotzé renvoyait à Zurich. Ayant ainsi rassemblé 16 bataillons, Korsakow conçut l'espoir de maintenir sa position de Zurich, ce qui était d'autant plus important que le moindre pas rétrograde de sa part pouvait compromettre la marche de Suwarow et sa jonction avec lui. Tout fut donc préparé pour recommencer la lutte le lendemain matin. Si le résultat des premières attaques ne laissait aucune chance de conserver la position, on combattrait du moins pour se faire jour et sauver le matériel.

De son côté, Oudinot réunit toutes les troupes postées sur la rive droite pour enlever le Zurichberg. La brigade Bontems, qui était venue s'établir à la gauche, fut chargée de barrer le chemin de Winterthur. Lorges devait se diriger le long de la Limmat, afin de lier ses attaques à celles de Klein et de Mortier qui s'avanceraient par le Sihlfeld, ayant Masséna à leur tête. On espérait ainsi d'acculer les Russes au lac, en leur fermant la retraite sur le Rhin.

Le 26 septembre, à la pointe du jour, les Russes, formés sur deux lignes, attaquèrent avec impétuosité la division Lorges; dirigeant leurs plus grands efforts par leur droite contre la brigade Bontems, ils parvinrent à dégager la route de Winterthur et à déjouer ainsi le projet de les acculer au lac. Ce fut un grand bonheur pour eux, car dans

cet instant Klein et Mortier canonnaient le petit Zurich et l'artillerie d'Oudinot battait la porte de Höngg.

La confusion la plus horrible règnait dans la ville. Korsakow, convaincu de l'impossibilité de conserver Zurich, fit proposer une capitulation, mais c'était trop tard, il ne fut point écouté.

Korsakow mit un corps en marche, en colonnes par divisions, sur la chaussée, ne laissant dans la ville qu'une faible arrière-garde qui devait recueillir les postes laissés aux portes, et les traînards. On assure que, contre tout principe militaire, il plaça l'infanterie en tête, la cavalerie au centre, la caisse et les équipages en queue, l'artillerie en batterie à gauche de la chaussée pour couvrir le flanc de la marche.

La tête de la colonne renversa tout devant elle; mais Masséna fit prendre à son artillerie légère des positions successives sur le flanc gauche des Russes et les canonna vivement tout en laissant filer la tête de colonne; il parvint ainsi à semer le désordre dans cette colonne. Alors il ordonna aux généraux Lorges, Bontems et Gazan de charger l'ennemi sur la route. Gazan, à la tête de la 10e légère et de la 57e de ligne, Lorges avec les guides du général en chef et le 9e hussards tombent sur le centre des Russes qui font un à gauche et se défendent en désespérés. Les généraux Sacken et Likotschin sont grièvement blessés; les corps combattent isolés, désunis, et bientôt chacun ne songe plus qu'à son salut.

Au même instant, Oudinot s'avançait par la route de Höngg contre la porte de la Limmat qu'un poste défendait encore opiniâtrement; la colonne d'Oudinot comprenait la 37e, 1 bat. de la 46e et la Légion helvétique. Le chef de brigade Lacroix, qui tenait la tête de la colonne, enfonça la porte, malgré une canonnade assez vive, tandis que Klein pénétrait, de son côté, dans le petit Zurich, avec la réserve. Quelques tirailleurs russes se défendaient encore isolément de rue en rue; ce fut alors que le vénérable Lavater, s'imaginant faire tomber les armes des mains des soldats par la seule présence d'un ministre du Dieu de paix, s'avança d'une manière inconsidérée entre les deux troupes et fut frappé d'un coup mortel.

Enfin, après avoir perdu 8000 hommes tant tués que blessés, un bon nombre de prisonniers, 100 pièces de canon, le trésor de l'armée, la chancellerie et la chapelle russe, Korsakow gagna le Rhin par Bulach et Eglisau. Une colonne fit sa retraite par la route de Winterthur sur Schaffhouse.

La retraite des Russes fut accompagnée de tous les désastres inévitables quand on est enfoncé sur tous les points et qu'on en est réduit à se faire jour par la force des armes dans un pays coupé. Dans une contrée ouverte, il est possible de réunir ses troupes en masse et

de faire une trouée ; mais quand on rencontre des défilés impossibles à passer sans être maîtres des avenues latérales, il faut alors se décomposer en détachements qui succombent presque toujours devant la poursuite de l'ennemi ; il faut marcher en longues colonnes de peu de front, incapables de renverser les obstacles qui se présentent et d'opposer une résistance vigoureuse sur quelque point qu'on les attaque.

Le jugement que Roquancourt porte sur les manœuvres de Masséna à Zurich, nous a paru frappé au coin de la justesse, et nous le transcrivons ici :

" La bataille de Zurich est un de ces faits d'armes qui appellent „ la méditation, parce qu'elle fut gagnée par des manœuvres et que „ ces manœuvres furent adaptées au temps, aux lieux et au caractère „ particulier des Russes de l'époque. Devant des adversaires aux- „ quels une aveugle confiance n'eût pas fait négliger les précautions „ et les soins ordinaires de surveillance, il n'eût pas été facile de je- „ ter le pont de Dietikon et de déboucher sur le plateau de Kloster- „ Fahr ; mais les Russes, habitués à trouver la victoire dans des at- „ taques de front, où le nombre et le courage décident de tout, n'i- „ maginaient pas qu'on pût les tourner. Leur aveugle sécurité et l'idée „ où ils furent, jusqu'au dernier moment, que les républicains n'avaient „ rien de mieux à faire que de se porter directement contre les rem- „ parts du petit Zurich, doivent être considérées comme la cause de „ leur défaite. Il faut convenir néanmoins que, tout en rappelant de „ la manière la plus éclatante qu'il avait été le lieutenant de Bona- „ parte à Arcôle et à Rivoli, Masséna ne tira pas tout le parti pos- „ sible de sa belle conception. Du moment où il fut démontré que „ les efforts de Korsakow se porteraient sur Oudinot (et à cet égard, „ plus de doute le 25 au soir), pourquoi ne pas profiter de la nuit „ pour diriger toute la réserve de Klein et le reste de la division „ Ménard au soutien de l'aile gauche ? Les Russes, entourés de toutes „ parts au point du jour, se seraient vus contraints de poser les ar- „ mes. Craignait-on, contre toute vraisemblance, que l'ennemi re- „ montant la Sihl n'attaquât Soult à revers, et ne se rejoignît ensuite „ à Suwarow ? Mais la division Mortier suffisait, et au-delà, pour pré- „ venir l'effet d'une manœuvre aussi téméraire. — Ces réflexions, „ que d'autres écrivains ont consignées avant nous (Jomini et l'ar- „ chiduc), ne sauraient dispenser d'envisager le passage de la Limmat „ comme un des plus beaux faits d'armes des guerres de la Révolu- „ tion, et de convenir que Masséna mérita d'être appelé le sauveur „ de la République. „

L'archiduc et Jomini sont d'accord pour adresser à Masséna le même reproche ; l'un et l'autre estiment que Korsakow ne pouvait

marcher à la fois et sur Zug et sur Winterthur, que Mortier seul suffisait pour masquer le chemin escarpé qui mène à Zug à travers l'Albis, que dès lors il reste vrai que les principes exigeaient qu'on réunît le plus de moyens possible pour l'attaque du Zurichberg, afin de couper ainsi les communications de l'ennemi.

La bataille de Zurich eut une influence funeste sur l'esprit des Russes. Le découragement s'empara d'eux lorsque, désabusés de la haute opinion de leur supériorité et du mépris de leurs adversaires, ils virent s'évanouir leurs plus belles espérances. La victoire de Masséna était d'autant plus importante qu'elle mit Korsakow pour longtemps hors d'état de reprendre la campagne; après la perte totale de son artillerie et de son matériel de guerre, l'armée de Korsakow n'était plus désormais d'aucun poids dans la balance. Le général français, au contraire, n'ayant plus rien à craindre pour la partie la plus intéressante de la Suisse et du théâtre de la guerre, pouvait employer ses forces ailleurs.

Les Français ne poursuivirent les Russes qu'avec méthode; ils avaient beaucoup souffert eux-mêmes, d'ailleurs ils s'éloignaient de leur aile droite et de leur ligne de retraite à mesure qu'ils s'avançaient au-delà de Zurich; enfin Masséna n'ignorait pas qu'il lui restait beaucoup à faire, aussi longtemps qu'il ne s'était pas débarrassé de Suwarow. Il laissa donc à Oudinot le soin de poursuivre les Russes et partit de bonne heure pour Schwytz, à la tête de la division Mortier et de la réserve de grenadiers. Les opérations avaient commencé de ce côté le même jour et à la même heure qu'à Zurich.

OPÉRATIONS DE SOULT SUR LA LINTH.

Les opérations de Masséna sur les bords de la Linth furent couronnées de succès comme à Zurich; récompense bien méritée de l'exécution énergique de ses savantes combinaisons.

Soult était chargé d'attaquer les Autrichiens sur la Linth entre les lacs de Zurich et de Wallenstadt. Pour bien comprendre ses opérations, il faut savoir que Jellachich et Linken partant, le premier de Sargans et Wallenstadt, le second de Coire par le Martinsloch et Schwanden, devaient se joindre à Glaris pour envelopper Molitor et tomber sur la droite de Soult, afin d'ouvrir la vallée de la Linth à Suwarow. Jellachich et Linken agissaient en exécution des ordres de Suwarow et devaient attendre à Glaris l'arrivée de celui-ci. Nous reviendrons d'ailleurs sur leurs opérations.

Il importait donc à Soult de pénétrer par Wesen, afin de séparer Jellachich de Hotzé et de chasser ce dernier de la position d'où il dominait les sources de la Thur et de la Töss; il fallait pour cela fran-

chir la barrière qu'opposait la Linth et passer cette rivière de vive force. Soult avait choisi pour points de passage Bilten et Grünau.

Dix bataillons et 14 escadrons austro-russes défendaient la Linth entre Wesen et Schmérikon; mais cette troupe était si mal distribuée que deux seuls bataillons en formaient le noyau à Kaltenbrunnen, où Hotzé avait son quartier-général, tandis que tout le reste était dispersé en différents postes, le long de la rivière et dans les villages environnants.

Nous l'avons déjà vu dans plusieurs occasions, il n'est pas possible de défendre une ligne de quelque étendue au moyen d'une chaîne de postes isolés; des troupes éparses et disséminées, aussi forte que soit d'ailleurs la chaîne qu'elles forment, ne peuvent arriver qu'à observer l'ennemi; or, de faibles postes d'avertissement rendraient le même service. La seule manière de défendre une ligne dans toute son étendue consiste à réunir le plus grand nombre de troupes possible dans une position centrale, afin de pouvoir se porter en masse à la rencontre de l'ennemi sur quelque point qu'il menace sérieusement.

Attaque de Bilten.

Le point de passage, quoique favorable, n'était cependant pas sans difficultés. Le lit de la rivière n'a que 120 pieds de largeur, mais le courant est rapide, et des bords marécageux le rendent peu accessible. A défaut d'autres moyens, on dut se contenter de faire venir de Lachen à Bilten, par terre, 8 bateaux portatifs provenant du lac de Zug, dont les deux plus grands devaient servir à l'établissement d'un pont volant pour le passage de l'artillerie et de la cavalerie, les autres au transport des premières troupes. L'embarquement devait être précédé par le passage de la compagnie des *nageurs* pour surprendre et égorger les premiers postes autrichiens.

L'attaque des Français commença le 25 entre 3 et 4 heures du matin, c'est-à-dire à peu près une heure avant celle de Dietikon. Le convoi qui, la veille, était parti de Lachen à 5 heures du soir, déboucha du village de Bilten pour se rendre au bord de la rivière qui en est éloignée de 1,200 mètres, dont plus de moitié en marais à travers lesquels on avait dû pratiquer un chemin avec des madriers. Le bruit des voitures sur cette espèce de plancher attira l'attention de l'ennemi dont les postes firent feu sur le convoi. On parvint cependant, sans accident grave, à approcher les bateaux du rivage et à les décharger de leurs haquets.

Cette première opération terminée, les nageurs se jettent à l'eau, le sabre aux dents et le pistolet attaché sur la tête; ils abordent à la rive droite et s'avancent aux cris de: *en avant*, protégés par l'artil-

lerie, et ils dispersent les postes ennemis. Ayant fait quelques prisonniers du régiment de Bender, ils les forcèrent à crier en allemand: *en retraite, Bender, sauve qui peut, les Français ont débarqué.* Ils nettoyèrent ainsi la rive opposée et procurèrent par là plus de facilité pour lancer à l'eau les bateaux et pour embarquer les grenadiers; il y en eut bientôt 6 compagnies sur la rive droite, qui attaquèrent le village de Schäunis, à un quart de lieue du point de passage, en délogèrent 1 bataillon autrichien et s'emparèrent du village. La réserve autrichienne arrivant de Kaltenbrunnen reprit le village; mais les renforts que les Français recevaient successivement par le transport non interrompu de leurs troupes, les mirent en état de rentrer dans Schäunis, où ils finirent par se maintenir après en avoir été chassés 3 fois.

Hotzé était accouru au premier coup de canon, voulant voir par lui-même ce qui se passait; près de Schäunis, il donna dans un poste de carabiniers de la 25e, embusqués derrière une haie; sommé de se rendre, Hotzé, tournant bride, piquait des deux lorsqu'une décharge l'étendit mort ainsi que son chef d'état-major le colonel Plumkelt. La nouvelle de cette mort, promptement répandue, augmenta le désordre dans les troupes autrichiennes; elles tinrent cependant vers Kaltenbrunnen, mais le village ayant été emporté à la baïonnette, elles furent mises en déroute et se retirèrent, partie sur Wésen, partie sur Lichtensteig. — Pétrasch remplaça Hotzé.

Cependant, le passage successif de l'infanterie avait continué jusqu'à 9 heures du soir; les pontonniers qui n'avaient pas mangé et qui étaient exténués de fatigue, ne pouvant plus travailler, on remit au point du jour l'établissement du pont volant pour la cavalerie et l'artillerie; toute l'infanterie qui était sur ce point avait passé. Le pont volant fut néanmoins établi dans le courant de la nuit, et la cavalerie ainsi que l'artillerie commencèrent à défiler à 4 heures le 26.

Attaque de Grünau.

Le passage sur ce point pouvait être soutenu par des embarcations sur le lac de Zurich; on pouvait profiter d'un chemin conduisant de Tuggen à Uznach, et il était aisé de rétablir le pont que les Autrichiens n'avaient détruit qu'à moitié. Une flottille de 3 chaloupes canonnières et 12 bateaux était rassemblée à Lachen; 6 des plus gros de ces bateaux devaient être montés par 700 hommes sous les ordres du chef de brigade Lochet, qui reçut pour instruction de remonter la Linth, de débarquer ses troupes sur la rive droite, de marcher sur Uznach, afin de protéger le rétablissement du pont de Grünau et la marche de la colonne se dirigeant sur ce point. Les 6 autres bateaux devaient porter 300 hommes qui, partant aussi de Lachen, sous le

commandement de Valot, adjudant-major de la 94e, avaient ordre de débarquer à Schmérikon et de pousser vigoureusement sur Uznach, pour se joindre aux troupes marchant sur ce dernier endroit; les 3 chaloupes canonnières devaient protéger les deux mouvements et plus particulièrement celui sur Schmérikon, enlever les barques ennemies qu'on pourrait atteindre et couper par leur feu les communications entre Uznach et Rapperschwyl. Enfin, le général Laval avait en même temps l'ordre de faire des démonstrations devant Beuken pour attirer l'attention de l'ennemi, et de se rabattre ensuite à gauche pour passer sur le pont de Grünau.

La division Soult n'avait à sa disposition qu'une seule compagnie de pontonniers qui ne pouvaient suffire à la fois au passage de la Linth, au service des chaloupes canonnières et des bateaux de débarquement. On y suppléa par 100 auxiliaires pris dans l'infanterie, qu'on exerça quelques nuits à la manœuvre des chaloupes, et à l'instant de l'opération, on s'empara de force de tous les bateliers de Lachen, dont on avait la liste, et qu'on surprit dans leurs maisons, pour les employer à la conduite des bateaux sur le lac.

Le convoi de bateaux partit de Lachen à minuit, escorté par les 3 chaloupes et portant 1,000 hommes de la 94e et de la 25e légère. Les 6 petits bateaux destinés à Schmérikon, débarquèrent leurs 300 hommes à l'endroit indiqué; 2 des chaloupes vinrent mouiller en face de Schmérikon pour protéger le débarquement, la 3e jeta l'ancre vis-à-vis d'Ober-Bollingen, afin d'arrêter les renforts que l'ennemi pourrait porter de Rapperschwyl à Uznach. Les bateaux destinés à remonter la Linth ne purent gagner l'embouchure de la rivière, les eaux étant trop basses, et les Autrichiens garnissant d'ailleurs la rive droite. Ces bateaux cinglèrent vers Schmérikon; les 700 hommes qui les montaient, débarqués entre ce village et Uznach, marchèrent sur le pont de Grünau, conduits par Lochet. Dans ce mouvement, le général Laval jetait sur des radeaux 200 hommes de la 25e, qui abordèrent les redoutes dont le feu s'opposait au rétablissement du pont.

Pendant qu'on réparait le pont, Lochet se dirigea sur Uznach qui fut pris et repris. En ce moment, 2 bataillons de la 36e, amenés par Lapisse qui n'avait pas trouvé de gué, arrivèrent également au pont. Laval les envoya aussitôt au secours de Lochet, mais à peine la tête de colonne avait-elle débouché que le pont se rompit.

Ainsi coupés, les premiers pelotons furent exposés aux plus grands dangers, car la réserve du général russe Titow s'avançait à leur rencontre, forte de 2 bataillons. Cette poignée de soldats de la 36e, sans perdre contenance, laisse approcher les Russes à demi-portée et les accueillit par un feu meurtrier; soutenue par le feu de mousqueterie

du reste des troupes rangées en bataille sur la rive gauche et par celui de 4 pièces de canon, elle mit le désordre au milieu de la colonne d'attaque, puis l'abordant à la baïonnette, elle la renversa.

De leur côté, les 300 hommes débarqués à Schmérikon, et qui s'en étaient emparé, avaient marché jusqu'à moitié chemin d'Uznach, où les Autrichiens, couverts par un retranchement, leur disputèrent le passage d'un ruisseau. Après un combat très vif, les Français se retirèrent en deux colonnes sur Schmérikon et sur Grünau. La 1re de ces colonnes, suivie de près par les impériaux, fut obligée de se réfugier dans ses embarcations.

On ne put rétablir le pont que très tard et de manière à ne le passer que sur une file; de sorte que Laval n'avait, le 25 à la nuit, sur la rive droite de la Linth, outre le corps de Lochet, qu'un bataillon de la 36e. Le reste de sa brigade s'étendait sur la rive gauche, entre le pont et Tuggen.

Les revers de cette journée et les premières nouvelles de ce qui se passait à Zurich, engagèrent Pétrasch à se retirer, dans la nuit, par la route de Lichtensteig; Titow, dont la brigade avait beaucoup souffert, se retira par Uznach sur Grüningen.

Le 26 septembre les Français s'avancèrent sur tous les points. A Wésen, l'ennemi fit une vive résistance; cette ville était défendue par 900 hommes et 8 pièces de canon. Godinot, qui avait été chargé de s'emparer de la ville, de concert avec Molitor, eut seul tout le poids de l'affaire; Molitor occupé ailleurs, comme nous le verrons bientôt, ne put concourir à l'attaque de Wésen. Cependant Godinot était parvenu à tenir la garnison en échec pendant toute la journée du 25; dans la nuit, il fut renforcé par 8 compagnies de grenadiers que Soult lui envoya. Un bataillon tourna la ville par les hauteurs d'Amon, pendant qu'un autre l'attaquait de front, et après 3 heures d'un combat acharné, 800 hommes, 8 pièces de canon, 20 caissons et 1 drapeau tombèrent au pouvoir des Français.

Quoique l'attaque faite la veille sur Kaltenbrunnen eût parfaitement réussi, l'ennemi voulut reprendre ce poste, et pendant la nuit, il porta d'Uznach sur Beuken un corps de 1,200 fantassins et 1 esc. de Granitz-hussards. Instruit de ce mouvement, Soult fit entourer ce corps, de grand matin, par la 36e. Tous mirent bas les armes et laissèrent aux mains des Français 5 pièces de canon et 1 drapeau.

Titow avait évacué Uznach dès le matin et pris position sur la montagne, en arrière de Gauwen; il y fut atteint et battu par une partie de la brigade Laval. Il se jeta dans les montagnes du côté de Wyl et arriva à Constance le 28.

Pétrasch fut poursuivi et atteint vers Lichtensteig; il perdit un ca-

non et quelques prisonniers et il prit la route de St-Gall. (Soult allait le faire poursuivre plus vivement lorsque celui-ci fut obligé de porter son attention sur les petits cantons où Lecourbe était aux prises avec Suwarow, et Molitor avec Jellachich et avec Linken.) — Pétrasch continua sa retraite et passa le Rhin à Rheineck, le 28, fit détruire le pont derrière lui et appela les milices du Vorarlberg à la défense de leurs frontières.

Un fort détachement de la brigade Laval fut dirigé d'Uznach sur Rapperschwyl, tandis que les chaloupes canonnières s'y rendaient par eau. On s'empara de cette ville où l'on prit plusieurs canons, des affûts, des voitures et 15,000 rations de pain, capture précieuse, car l'armée en manquait depuis 18 heures, dit Masséna. Les 3 chaloupes entrèrent dans le port à 8 heures et y trouvèrent la flottille de Williams composée de 7 chaloupes, dont une de 13 canons; ces chaloupes étaient abandonnées et en partie coulées à fond.

Pétrasch avait perdu plus de la moitié de ses troupes; 3,000 prisonniers, 20 bouches à feu et toute la flottille du lac de Zurich, tombèrent aux mains des Français.

Pétrasch, quoique forcé à la retraite, alla beaucoup trop loin, au dire de l'archiduc. Craignant pour les avenues du Vorarlberg, cette prétendue clé de la monarchie autrichienne, il voulut le couvrir en prenant une position derrière le Rhin; il ne calcula pas que, si l'intention des Français était de se porter de ce côté, ils avaient la plus courte ligne par Amon, St-Jean, Werdenberg à leur disposition. Pétrasch eût mieux fait de s'arrêter derrière la Sitter et dans les défilés de St-Gall; de là, il pouvait établir sa communication avec Korsakow et il menaçait le flanc ainsi que les derrières de son adversaire, si celui-ci eût risqué de pousser jusqu'au Rhin. — En général, des positions prises sur le flanc d'un ennemi victorieux, quand elles remplissent d'ailleurs toutes les conditions requises, sont toujours plus avantageuses pour arrêter ses progrès, que des positions de front. Ces dernières ne changent rien à la situation relative des deux partis; les autres, au contraire, forcent l'ennemi qui poursuit à donner une autre direction à ses mouvements; on gagne du temps; or c'est le but de la défensive.

OPÉRATIONS OFFENSIVES DE L'AILE GAUCHE AUTRICHIENNE.

Le jour même où les Français commencèrent leurs opérations, le 25 septembre, l'aile gauche autrichienne se mit en mouvement pour exécuter une attaque générale dans la vallée de la Linth, suivant les dispositions de Suwarow. Jellachich partit, comme nous l'avons déjà dit, des environs de Sargans et de Wallenstadt, pour reconquérir le

pont de Nettsthal; il marcha avec 3 bat. et 3 esc. par Kerengen et le mont Frohnalp, sur Nettsthal; 2 bataillons remontèrent la vallée du Weisseremberg afin d'entretenir la communication avec les troupes qui s'avançaient par les vallées voisines; 3 autres bataillons marchèrent par Mullihorn sur Mollis.

Les Français avaient rompu le pont de Nettsthal; 2 bataillons occupaient les hauteurs de Beglingen, un 3e faisait front contre Wésen; 500 hommes et 1 pièce d'artillerie tenaient le pont de Näffels. Tout le succès des Autrichiens se borna à entrer dans Mollis; mais les défenseurs du pont de Näfels, ainsi que ceux qui gardaient celui de Nettsthal, tinrent ferme. On se disputait encore ces passages le 26, lorsque les fuyards des bataillons que Godinot venait de battre à Wésen, arrivèrent, poursuivis par les Français qui se mirent à canonner vigoureusement Jellachich. Celui-ci, informé dès lors de la catastrophe de Bilten et de Kaltenbrunnen, conçut de l'inquiétude pour sa retraite par les bords du lac de Wallenstadt, et prit le parti de l'opérer incessamment. Une colonne marcha du pont rompu de Nettsthal directement sur Mury par le Frohnalp; Jellachich, avec le reste, arrêta l'ennemi jusqu'à la nuit dans le défilé de Kerenzen, continua sa retraite sur Wallenstadt, arriva le 28 à Ragatz et se porta sur la rive droite du Rhin. — Les Français ne le poursuivirent point, parce que leur attention fut attirée par la marche de Linken qui s'avançait par la Linth supérieure. *(à suivre.)*

BIBLIOGRAPHIE.

Mémoires du lieutenant-colonel Rœsselet de Porrentruy.

M. le lieutenant-colonel Rœsselet, mort en 1850, a laissé un manuscrit d'environ 400 pages in-folio, contenant de très intéressants souvenirs militaires.

Il serait dommage que ces souvenirs demeurassent ensevelis dans un oubli qu'ils sont loin de mériter. L'instruction qu'on pourrait y puiser et l'honneur national lui-même en revendiquent en quelque sorte la publication.

Le soussigné est disposé à entreprendre cette publication; il est autorisé par la veuve de l'auteur, et il invite à y souscrire tous ceux qui s'intéressent à la littérature militaire, à l'histoire nationale et aux gloires du pays.

Cet ouvrage formerait un assez gros volume, contenant :

La vie du père de l'auteur.

L'enfance de l'auteur.

L'époque de 1783 à 1792 que le dernier a passée comme volontaire et comme grenadier dans le régiment suisse de Reinach, au service de France.

L'année 1793 qu'il a passée dans le régiment de Watteville, au service de Berne.

Sa campagne de 1794 comme caporal dans le régiment bernois de Gumöens au service de Hollande. Sa captivité en France.

Son service de sous-officier instructeur dans les milices bernoises. L'invasion française à la Neuenegg 1796-1798.